

QUELQUES PETITS PROBLEMES

(4ième article)

La présente guerre trouvant ses causes dans cette fameuse question d'Orient, que le monde est en mesure de ne jamais oublier après le carnage sans nom dont l'Europe est affligée, il ne faut pas être surpris si les peuples directement intéressés à cette question nous arrêtent un peu longuement.

Nous avons parlé déjà de l'intérêt que la Russie porte à Constantinople, et de la situation un peu plus qu'embarassante—pour tout le monde—de la Grèce. Occupons-nous aujourd'hui de la Turquie.

Après le traité de Londres qui mit fin à la première guerre balkanique de 1912, on se disait un peu partout que, dorénavant, la Turquie était absolument finie en tant que puissance européenne.

L'empire ottoman avait encore, au seizième et dix-septième siècles, une attitude fort menaçante pour l'Europe chrétienne.

Sous Louis XIV, on avait vu les jeunes demoiselles du roi de France (ainsi appelait-on en Autriche les soldats "en dentelles") contribuer à la fameuse bataille de Saint-Gothard contre les Turcs. Assurément, on n'était plus aux jours terribles où Scanderberg et Don Juan d'Autriche, nouveaux croisés, opposaient leur bravoure victorieuse aux musulmans avides de conquêtes et déjà maîtres d'un cinquième de l'Europe. Mais les Turcs se souvenaient toujours de leurs anciens succès, et sous Louis XIV, malgré des échecs retentissants qui eussent dû les instruire, travaillaient encore à agrandir leurs possessions.—Le dix-huitième siècle, si triste pour l'Europe à tous les points de vue, vit cependant une bonne chose : le commencement de la décadence de l'empire turc. La Turquie perd les rives septentrionales de la mer Noire, qui vont à la Russie de Catherine II. Cette diminution de leur empire enlève aux Turcs beaucoup de leur ancien prestige à l'extérieur, et leur apprend en outre à se défier d'eux-mêmes. A partir de ce temps, la Turquie se tient sur la défensive.

—En 1829, elle perd la suzeraineté de la Grèce.—Vers le milieu du siècle dernier, le sultan de Constantinople doit à l'intervention de la plus grande partie des puissances européennes—Angleterre et Russie étant du nombre—de n'être pas battu par son vassal révolté, Méhémet-Ali, Khédive d'Egypte. En 1856, la Turquie est sauvée des mains du tsar Nicolas Ier par la guerre de Crimée que gagnent la France et l'Angleterre. Non seulement la Turquie est alors sur la défensive, mais elle a besoin de défenseurs. La guerre russo-turque de 1877 libérera du joug ottoman la Bulgarie, la Roumanie (Moldavie-Valachie), les Serbes et les Monténégrins. Mais la Turquie conservera un beau pied-à-terre sur le sol européen, grâce au congrès de Berlin, où l'Angleterre, l'Allemagne et tutti quanti poseront eux-mêmes les causes de la guerre actuelle. La Turquie en une quinzaine d'années reprendra assez de vigueur pour battre la Grèce en 1896. Pourtant la guerre balkanique, la première semblait mettre le dernier clou au cercueil de la puissance ottomane.

Mais... les événements qui suivirent la paix de Londres sont bien connus. C'est la volte-face de la Bulgarie, qui fonce sur ses alliés de la veille, Grecs et Serbes, c'est la mobilisation roumaine, c'est le recul bulgare et le traité de Bucarest (1913). La Turquie sortait assurément amoindrie de la lutte qu'elle avait eu à subir. Cependant elle gardait Constantinople avec un pourtour assez considérable (comprenant Andrinople).

Et maintenant, la Turquie se bat avec les Empires du centre, et donne sa note dans le "concert"... avec une force qu'on ne lui croyait pas.

La Turquie, qu'on a appelée avec tant de raison le chancre de l'Europe, a montré qu'elle comptait encore pour quelque chose.

Et après la guerre, les Turcs sortiront-ils d'Europe ?

Evidemment, si les Russes ont Cons-

tantinople, il ne restera plus aux Turcs qu'à émigrer en Asie.

Où iraient-ils ?—A Smyrne ? L'Italie ou la Grèce sauront bien s'y installer. A Jérusalem ? Si la Russie ne tient pas à s'y implanter, très-bien. Si la Russie occupe Jérusalem, il ne faut pas penser à concéder aux Turcs ni Damas, ni Beyrouth, ni Jaffa, ni Alexandrette.—Les Turcs feront-ils de Bagdad leur nouvelle capitale ? L'Angleterre,—ou, à son défaut, la Russie,—sauront bien rayonner de ce côté.—Les Turcs devraient-ils alors se réfugier en Arabie ? On aurait pu l'espérer jusqu'au jour où le chérife de la Mecque a dénoncé au monde musulman les impiétés des Jeunes-Turcs de Constantinople.—Il resterait alors aux Turcs le centre de l'Asie mineure et la côte sud de la mer Noire.

Quant à l'Arménie, elle est acquise d'avance aux Russes qui l'occupent déjà. Et justement, à propos de l'Arménie, il nous vient à l'esprit une solution bien simple du problème turc. On connaît la sauvagerie froide avec laquelle les barbares civilisés qui gouvernent à Constantinople ont ordonné et perpétré le massacre d'au moins 500,000 Arméniens. Puisqu'on parle quelque part de fusiller Guillaume II comme auteur responsable du conflit européen, n'y aurait-il pas moyen de faire subir aux auteurs des massacres d'Arménie la peine 500,000 fois méritée de leurs crimes innommables ? Ce serait un soulagement pour la conscience de l'humanité tout entière qui souhaite le châtiement des crimes que la nation turque a commis depuis tant de siècles...

Voilà bien des solutions probables. Mais celle qui viendra vraisemblablement est la solution classique. Etant donné que l'empire Turc est un beau morceau à partager, les prétendants au partage sauront bien, par leur jalousie mutuelle, empêcher que chacun d'eux ait la moindre part à la curée. Et il est bien possible que la Turquie, après la guerre, reste tout bonnement ce qu'elle est aujourd'hui.

JACQUES